

LE LANGAGE LITTÉRAIRE OU LA RÉALITÉ DU MYSTÈRE

Raymond TSCHUMI (Saint-Gall)

Des siècles de recherche scientifique ne sont pas parvenus à résoudre l'énigme du langage. Comme la vie, comme l'homme et comme les choses les plus familières, le langage ne livre pas son secret. Ses origines, ses fins et sa nature même échappent aux investigations les plus poussées. Pour l'étudier, force est d'adopter une méthode et un point de vue ; la clarté se fera graduellement sur une multitude d'aspects inventoriés et pourtant, en fin de compte, il se dérobe à l'analyse. Plus les détails seront cernés, plus il apparaîtra comme un tout indivisible. Cette unité essentielle lui permet d'échapper à l'examen au dernier moment.

Comme le langage commun dont il se nourrit, le langage littéraire est constitué par des structures, des signes, des sons et des conventions dont on peut enseigner l'usage. Les histoires littéraires, les traités de prosodie et les concordances sont au langage littéraire ce que l'histoire des langues et les traités de sémantique ou de syntaxe sont aux langues : un professeur de prosodie n'est pas plus un poète qu'un linguiste n'est l'artisan d'un parler authentique. La réalité vivante du langage dépasse les normes ; on peut en expliquer les structures et la logique, mais il restera une part de mystère attribuée communément au phénomène indéfinissable de la création. Où mène l'aventure du langage et comment expliquer ou justifier la fureur sacrée des poètes, cette sublimation du langage ?

L'élément irrationnel du langage irrite à tel point notre époque scientifique qu'elle invente des systèmes de signes logiques pour se débarrasser de l'instrument trompeur que constitue toute langue. Quant au langage littéraire, lui qui, à l'aube des civilisations, a servi de véhicule aux sciences naissantes, on ne l'emploie plus guère pour informer ou pour transmettre des connaissances. Tel sujet appartient au domaine de la science : cela suffit pour qu'on se permette de le traiter sans art ; tel autre sujet est une question de goût : cela suffit pour qu'on se prononce aveuglément. A vrai dire, on a fait les parts. Il ne reste à l'art que ce

qu'on ignorera toujours, l'âme par exemple. Il y a bien les romans ou pièces à thèse et les poèmes didactiques, mais on vous met sérieusement en garde : ou bien la thèse est fausse, ou bien l'ouvrage est esthétiquement insupportable !

Par la force des choses, le langage littéraire est devenu une espèce de survivance des âges où dominait la magie. On a honte de lui ; on ne lit pas le titre de poète sur une adresse ou sur une carte de visite. Philologue, critique, historien, professeur, éditeur et libraire sonne mieux : la plante grimpante et parasite recueille la lumière et les honneurs. La passion littéraire a quelque chose d'inavouable et la société n'a que faire de ceux qui y succombent : on y voit un jeu futile qui vous met à l'écart de la réalité ou en présence d'une réalité artificielle et excédante. Tout se passe comme si le langage littéraire se référait à un ordre de réalité dont on ne veut plus rien savoir.

Cependant, la passion ne s'éteint ni les œuvres ne manquent. Le langage littéraire triomphe là où les langues échouent : il ne connaît plus de frontières. Les mouvements littéraires deviennent de plus en plus internationaux, tandis que la multitude des langues reste un obstacle à la communication. A mesure qu'augmente la consommation du papier et que les langues se dépouillent de toute fonction magique, le langage littéraire se fait l'interprète de l'inconscient, la voix de l'irrationnel et le témoin de l'absurde, comme s'il était atteint d'une maladie contagieuse. Il n'y a pas de doute : il souffre d'aliénation, on peut même se demander s'il n'a pas toujours été une folie. Il suffit d'examiner ses procédés pour conclure à l'extravagance. Les métaphores dont la poésie est faite ne sont-elles pas des comparaisons irrationnelles ? Les fictions sur lesquelles le roman repose ne sont-elles pas des mensonges ? Le rire de la comédie ne fait-il pas de nous des drôles ? La tragédie ne nous assimile-t-elle pas à des criminels ? De tous temps, donc, le langage littéraire nous a dévoyés. Si nous continuons à le cultiver, c'est que nous éprouvons le besoin de suivre une voie différente de celle de la raison et de la science et que nous tenons aux réalités conjurées par des voyants, des drogués et des illuminés ! Nous voulons être exaltés, secoués et dépaysés. Quiconque prête l'oreille à de tels vaticinateurs s'adonne à des plaisirs défendus et participe à des mystères ésotériques, tandis que la foule s'abreuve aux sensations frelatées que lui déversent la presse, la radio, le cinéma, la télévision ou le sport.

Il ne faudrait pourtant pas conclure que le langage littéraire s'éloigne de la vérité et que sa folie est nécessairement incompatible avec le bon sens. Une génération peut s'engouer pour l'œuvre d'un charlatan : la postérité saura faire la distinction entre un charlatan et le vrai magicien. Les œuvres littéraires sont les meilleures éprouvettes des ingrédients spirituels : on finit par savoir lesquelles résistent au feu du temps. On a vu des langages littéraires survivre aux parlars populaires dont ils étaient issus. Quelle est alors la nature de cet art qui déforme pour

former, qui aliène pour identifier, qui nie pour affirmer et qui ment pour dire vrai ? Se réfère-t-il à une réalité inaccessible au langage commun ?

Il semble impossible de concevoir deux réalités. On peut admettre plusieurs vérités, même contradictoires, mais on pense toujours se référer à une seule réalité. Tout en signifiant, comme le langage commun, les multiples aspects de la réalité, le langage littéraire aboutit à la création d'une œuvre d'art qui se substitue à la réalité ou la transpose par les mots. Que cette réalité soit insaisissable ou non, l'œuvre d'art obéit à la loi fondamentale de l'unité, même si et surtout si elle offre la vision d'un monde chaotique. C'est en cette obéissance que consiste la sagesse supérieure du langage littéraire : chaque œuvre tend à reconstituer l'unité de la vie et les grandes œuvres donnent le frisson de la plénitude. Il n'est donc pas étonnant que le langage littéraire exerce une fascination inexplicable ; son mystère n'est autre que celui de la réalité saisie, possédée, inséparable de l'homme, non pas d'une réalité posée en dehors de la conscience.

La connaissance offerte par le langage littéraire est essentiellement différente de la connaissance enseignée dans les écoles en ce qu'elle porte non seulement sur le monde extérieur mais aussi et surtout sur elle-même. Le langage commun ne prétend pas se substituer à la réalité qu'il signifie ; de son côté, le langage littéraire tend à s'unir et à s'identifier avec elle. De là les affres de la création, de là sa lutte désespérée pour devenir réel, pour accéder à l'unité et à l'unicité. Il est facile de concevoir une réalité toute faite et indépendante de celui qui la conçoit, mais il est difficile de saisir une réalité qui contient l'expérience de la réalité, car il faut au préalable l'avoir vécue et pénétrée. Le langage des sciences offre prise sur une réalité toujours plus étrange, celui des lettres se situe à l'intérieur de la réalité, dont il reconstitue inlassablement l'unité par l'exorcisme du style et par les sortilèges de la beauté. Pour l'artiste, ce n'est pas le thème qui importe le plus, mais la matière verbale qu'il travaille et qui prend une valeur ontologique. Les études de lettres commencent par une initiation à la réalité magique des mots transformés.

On peut voir dans les lettres un loisir distingué ou un luxe superflu, il n'en reste pas moins vrai que le plus riche des instruments inventés par l'homme lui permet non seulement de s'exprimer, mais encore de s'imprégner de réalité, en somme de s'accomplir en se dépassant. La plénitude de la jouissance littéraire n'a pas d'égale en ce qu'elle est seule à transposer en signes familiers toute l'étrangeté du monde et — inversement — à mêler la voix humaine au silence de l'absolu.

Il est vrai que la passion littéraire repose, comme tous les arts, sur les fondements d'une société pré-scientifique. Le langage littéraire est tout pénétré de mythes, de fables et d'oracles. Les auteurs ont beau faire table rase des traditions, la critique a beau l'entourer d'un appareil scientifique : au fond on retrouve la foi en la divination et l'originalité

d'un auteur consiste à retourner aux origines que les traditions perpétuent. Il n'y a peut-être pas de progrès en littérature, mais il faudrait être aveugle pour ne pas y discerner une évolution constante et irréversible de l'esprit. Autrefois peuplé de dieux et dicté par les Muses, ce songe éveille de plus en plus son véritable auteur. Celui qui s'élève par l'extase verbale à la dignité du devin, du mage et du conjurateur participe à un rêve qui hante les consciences endormies et qui efface la réalité.